

Les chats du Père-Lachaise

La zoologie, science de la diversité du monde animal, et l'ethnologie, science de la diversité des cultures, se conjuguent en une discipline, l'ethnozoologie, qui peut être définie comme la science des correspondances entre les deux ensembles considérés. Si, pour des raisons qui tiennent à la trajectoire historique de l'ethnologie, l'ethnozoologie a surtout porté son regard sur des objets lointains, il n'y a aucun motif théorique d'exclure de son champ des objets plus familiers. Parmi ceux-ci, un cas de figure notable est constitué par l'existence, dans toutes les villes occidentales, de colonies de chats errants qui occupent les interstices laissés par l'urbanisation (terrains vagues, zones en démolition) ainsi que certains lieux publics, ouverts (jardins, cimetières) ou fermés (hôpitaux), tirant leur subsistance d'un environnement hautement humanisé. L'action humaine est soit passive (les chats trouvant par exemple leur pitance dans les ordures ménagères), soit active lorsque, comme c'est le cas en différents endroits de Paris, des personnes, isolées ou plus ou moins organisées, assurent une distribution régulière de nourriture.

Ce cas a fait l'objet de comptes rendus dans la presse spécialisée dans la défense des animaux (Palmade, 1983) ; il a attiré l'attention des autorités et de la grande presse à l'occasion de menaces d'épidémie de rage ; sur le plan scientifique, plusieurs études ont été réalisées sur des colonies de chats, notamment dans le centre historique de Rome (Natoli, 1983, 1985a, 1985b) et sur les chantiers de construction navale à Portsmouth (Dards, 1978). Ces études mettent en évidence l'importance de l'action humaine comme facteur adaptatif permettant de rendre compte de certaines caractéristiques originales de l'organisation sociale de ces chats : densité très élevée, territoires de petite taille et se chevauchant largement. Si ces travaux renseignent utilement sur l'une des faces de l'interaction entre les deux populations, humaine et féline, en présence, il reste à étudier l'autre face : comportements, valeurs et représentations pouvant être observés chez les personnes engagées dans une telle action. C'est ce que l'on se propose de faire ici, à partir de l'exemple du cimetière du Père-Lachaise, situé dans le xx^e arrondissement de Paris².

Il faut, au préalable, indiquer que l'on ne traitera pas de la psychologie des personnes concernées, celles-ci étant uniquement observées, comme nous y invite le point de vue ethnozoologique, dans les rapports qu'elles entretiennent avec les chats, et dans leurs rapports individuels. Pas davantage on ne tentera des interprétations généralisantes de type sociologique, telle celle que P. Yonnet (1985) donne de l'engouement actuel pour les animaux familiers où il voit une métaphore inverse de la crise de l'éducation, ces animaux possédant toutes les qualités que n'offrent plus les enfants. Une telle interprétation, séduisante mais sans doute exagérément réductrice, souffre d'englober sous une même étiquette des comportements très divers. Les faits rassemblés ici s'inscrivent en faux contre le caractère général de cette interprétation, puisque l'ensauvagement des chats errants implique que ceux qui se dévouent pour eux (et qui, le plus souvent, possèdent aussi des animaux de compagnie) ne reçoivent qu'un minimum de gratifications.

Installé sur l'emplacement d'une ancienne forêt domaniale, le cimetière du Père-Lachaise est le plus grand espace vert de Paris. Il doit sa renommée aux célébrités, de Molière à Apollinaire, de Chopin à Piaf, d'Abélard à Proust, qui y reposent parmi 100 000 sépultures. La présence du mur des Fédérés en fait un lieu de mémoire collective. Avec sa végétation abondante et anarchique, son relief accidenté, la multitude de ses petites allées serpentant au milieu de stèles et mausolées de tous styles, c'est un lieu de visite et de flânerie. Avec ses arbres centenaires pourvus d'écriteaux indiquant leur désignation latine, il assure une fonction de jardin botanique. C'est aussi un lieu qui a sa mythologie, avec le cœur de Louis David ou le gisant de Victor Noir, dont le sexe est usé à force d'être touché par des femmes venant chercher remède à leur stérilité ; avec, aussi, ses activités clandestines, prostitution, drague homosexuelle, fétichisme nécrophile, sectes diverses.

Les quelque trois cents chats qui vivent dans ce lieu de 44 hectares occupent surtout sa partie ancienne (baptisée « secteur romantique » par l'administration), offrant un terrain vallonné, laissée dans un état de semi-abandon, envahie par la végétation, chapelles et tombes non entretenues constituant une multitude d'abris potentiels. Dans la partie la plus récente, au sol recouvert de gravier, bien entretenue, aux tombes en marbre régulièrement alignées, la densité de population est moindre, et dans les secteurs les plus modernes ne se rencontrent que des chats erratiques. Si, des différentes définitions du territoire, on retient celle qui exclut les parcours exploratoires et les trajets des mâles en période de rut, on peut estimer que la superficie occupée par cette colonie correspond à la moitié de celle du cimetière, soit une densité approximative de 14 chats par hectare. Cette densité, bien supérieure à ce qui peut être observé en zone rurale, est identique à celle relevée par E. Natoli à Rome, mais elle concerne ici une population dix fois plus grande.

Typologie des comportements et représentations

Quelles sont les personnes qui, en toutes saisons et par tous les temps, poursuivent obstinément le labeur ingrat de subvenir à l'entretien de cette colonie ? Très majoritairement des femmes d'un certain âge (au-delà de la cinquantaine), mais également quelques hommes appartenant à la même classe d'âge, et quelques femmes plus jeunes. La plupart habitent à proximité immédiate du cimetière ou dans ses environs (quartiers de Ménilmontant ou de Belleville), mais certaines viennent de bien plus loin (Versailles, Fontainebleau) : soit qu'à la suite d'un déménagement elles poursuivent la tâche précédemment entreprise, soit qu'elles se soient engagées dans cette activité à l'occasion de visites auprès de la tombe de quelque parent. Cette trentaine de personnes peuvent, selon le double critère de leur comportement et des représentations qu'elles en ont, être réparties en trois groupes.

Le premier d'entre eux, majoritaire et occupant une position centrale par rapport aux deux autres, est composé de personnes assurant avec régularité, plusieurs fois par semaine sinon quotidiennement, l'entretien des chats dans des secteurs déterminés, souvent assez localisés (bien que les trajets parcourus puissent, en raison de leur forme tortueuse, être fort longs). Même si des rapports affectifs privilégiés sont entretenus avec certains chats, la population féline est perçue comme une collectivité où tous ont le droit à la même part de soins.

Le second groupe est composé de quelques femmes venant irrégulièrement, ou n'assurant la subsistance que d'un petit nombre de chats, les plus domestiqués, avec lesquels elles entretiennent des relations exclusives.

Entre ces deux groupes, qui ont en commun d'être de condition généralement très modeste, les relations sont variables mais le plus souvent conflictuelles : les personnes du second groupe se voient reprocher d'avoir « des idées bizarres », d'être inefficaces (« Y en a une, une boîte de Ronron ça lui fait bien trois jours ! »), voire dangereuses (« Elles mettent la nourriture sur les tombes, et on a des histoires à cause d'elles avec les parents des morts : y nous traitent de violeurs de tombes ! »), et sont baptisées du terme péjoratif de « femmes (ou mémés) à chats ». Réciproquement, des premières femmes les secondes disent volontiers que, « trop occupées à courir partout », elles « sont fières et ne disent même pas bonjour ». Ces relations sont quelquefois plus tolérantes (« Ces dames, elles ont pas beaucoup d'argent et elles peuvent pas faire grand-chose pour les chats ») et peuvent s'accompagner d'une sociabilité qui dépasse le cadre de l'action entreprise : après avoir nourri ses quarante chats, M. Robert a l'habitude de retrouver un groupe de femmes qui, assises sur un banc, sortent de leurs sacs à main quelques morceaux de viande destinés à deux ou trois chats familiers. Les menus incidents du cimetière alimentent alors la conversation : le sol d'une chapelle funéraire qui s'est effondré alors que deux visiteurs s'y étaient abrités d'un orage ; une rafle policière dans le secteur fréquenté par des homosexuels ; une intervention des pompiers ; ou, simplement, les habitudes des uns et des autres. On évoque aussi les jours heureux d'autrefois, on pousse même parfois la chansonnette...

A l'inverse, et symétriquement par rapport au premier groupe, quelques femmes, militantes actives d'associations de défense des animaux, ont une conception plus globale et rationalisée de leur action : elles effectuent de vastes circuits, pénètrent à l'intérieur du cimetière avec des voitures aux coffres remplis de plusieurs dizaines de kilos de

nourriture, et s'adonnent à des tâches spécifiques telles que le trappage des chats en vue de leur stérilisation, et de leur marquage subséquent (entailles dans les oreilles par Assistance aux animaux, tatouage par la S.P.A.). Elles ont tendance à englober sous la même étiquette de « femmes à chats » les personnes des deux autres groupes (les visiteurs ordinaires du cimetière, eux, baptisent indistinctement de ce terme *toutes* les femmes qu'ils voient s'occuper des chats !). Le reproche principal qu'elles leur adressent est l'incapacité à s'organiser collectivement, ainsi qu'une sentimentalité excessive sur la question de la stérilisation ou de l'euthanasie des chatons : leurs efforts pour capturer les chats au moyen de pièges à appât, dans le but de les stériliser, sont voués à l'échec tant qu'il n'y aura pas un accord général pour ne pas apporter de nourriture pendant une journée : « mais les femmes à chats, elles ne veulent pas en entendre parler ». Les associations dans lesquelles militent ces personnes (Assistance aux animaux, L'Ecole du chat, L'Aire du chat, etc.) agissent pour que soit tolérée la présence de colonies de chats dans les cimetières parisiens, et abandonnés les projets de déchatisation : manifestations de rues, interventions dans les médias, etc. Des slogans tels que « La mémoire des chats morts se réveillera dans les urnes » traduisent leur tentative de se constituer en groupe de pression. Ces associations sont déchirées par des rivalités : la forte personnalité de leurs dirigeants entraîne des querelles de personnes et des dissidences, les rapports avec les médias conduisent à des accusations réciproques de vedettariat « sur le dos des chats » ; il y a aussi des divergences tactiques sur l'importance de la stérilisation ou de la vaccination contre la rage, ou encore sur les formes à donner au militantisme et aux rapports avec les autorités. Le rôle de l'une ou de l'autre de ces associations, dominant dans un lieu tel que le cimetière de Montmartre, est très minoritaire au Père-Lachaise.

A l'intérieur du premier et principal groupe, le seul dont il sera désormais question, l'interconnaissance est fonction de la distance qui sépare les secteurs fréquentés : suffisamment forte entre personnes dont les trajets s'entrecroisent pour qu'apparaisse une ébauche d'organisation (« Ici je mets juste un peu de pâtée pour les faire patienter, y a M. qui doit passer dans l'après-midi »), elle est faible entre secteurs séparés de quelques centaines de mètres (« Y a un Monsieur qui fait le carré d'Allan Kardec, je sais pas comment y s'appelle »), souvent nulle au-delà. De la méconnaissance que chacun a des autres secteurs, et donc de la situation d'ensemble dans le cimetière, la preuve est fournie par la fréquente sous-estimation de la taille des deux populations en présence (« 150 à 200 chats », « On est une dizaine », sont des nombres souvent entendus). Selon leur degré de familiarité, ces personnes emploient comme termes de référence le patronyme ou le prénom, précédés ou non du titre, et pouvant être remplacés par des diminutifs (Monsieur Octave/Tatave), ainsi que quelques surnoms (La Puce, ainsi dénommée en raison de sa petite taille) ou périphrases (La dame de Versailles).

Des comportements semblables, des valeurs communes, n'empêchent pas l'existence d'incessantes critiques mutuelles. Un engagement total dans l'action entreprise est exigé de chacun, et la moindre entorse à cette règle est regardée comme un manquement grave : S. ne cesse de critiquer R. et A. parce qu'il leur arrive de temps à autre de ne pas assurer leur tournée ; mais elle-même, qui, malgré une santé très déficiente, passe ici chaque semaine trois demi-journées épuisantes, n'est guère aimée de L. parce qu'il lui est arrivé de faire faux bond deux fois dans l'année. L'intérêt des chats est regardé comme devant primer toute autre considération, et l'on doit être prêt pour cela à se priver du nécessaire ; « Vous avez vu comment je suis habillée ? [montrant sa robe déchirée] J'ai pas honte de le dire, des fois eux y mangent, et pas moi. »

De ce dévouement sans limites naît une commune animosité contre la Société protectrice des animaux — ordinairement dénommée « la Société », terme ambigu qui ne manque pas de provoquer des quiproquos lorsque les passants sont pris à témoin : « la Société, elle fait rien pour eux, si on n'était pas là y crèveraient » / « La société elle fait rien pour les gens, alors les chats, vous pensez ! » De multiples reproches lui sont adressés de la part de ces modestes sans-grade : les bénéfices qu'elle est supposée retirer de la vente des animaux, les modalités du marquage (il est de fait que la technique de tatouage, celle utilisée pour les animaux de compagnie,

est totalement inadaptée ici, la plupart des chats ne pouvant être approchés), le principe même de la castration (« Y sont en liberté ici, y a pas de raison de les opérer ») — reproches qui se nourrissent de rumeurs incontrôlables (la S.P.A. est accusée, par exemple, de livrer « 800 000 chats tous les ans à la vivisection, je l'ai entendu à la radio »), et d'un agacement devant la fréquente méprise des visiteurs du cimetière (« Y croient qu'on est payé par la S.P.A. pour faire ce qu'on fait »). A l'inverse, hors du Père-Lachaise, là où la subsistance des chats est assurée dans un environnement hostile par des personnes plus ou moins marginalisées, celles-ci peuvent se réclamer symboliquement, à des fins prophylactiques, de la respectabilité d'une institution célèbre : à Belleville, les trois lettres prestigieuses ornent les niches de carton et de planches que deux femmes, appelées « les folles » par les gens du quartier, installent sous un escalier, derrière une palissade, le long d'une voie ferrée désaffectée, dans des jardins et squares, les déplaçant au fur et à mesure que progresse l'urbanisation.

Rapports avec les chats

La seule fonction que remplit ici le rapport homme/animal est évidemment d'ordre affectif. Cette affectivité se traduit oralement de mille manières. On fait valoir les qualités des chats : leurs qualités esthétiques (« Y sont pas beaux ? Venez, tenez, regardez comme y sont beaux ! »), leur degré de domestication (« Y connaît son monde, celui-là »). La parole, lorsqu'elle s'adresse aux chats, est sans doute un instrument de domestication, mais c'est surtout le moyen par lequel l'affection se donne libre cours : « Tu manges pas, et t'empêches les petits de manger. Alors c'est quelqu'un ça ! » Affection qui prend souvent la forme d'une feinte irritation : « Doucement les basses, hein ! Je me méfie de toi, oui, comme de la peste » ; irritation bien vite démentie par le commentaire : « Je leur promets toujours des gifles, moi, mais je leur donne jamais. S'ils avaient tous les coups qu'on leur promet ! »

La quantité de nourriture nécessaire aux deux ou trois douzaines de chats dont chacun assure la subsistance est impressionnante. Son transport exige tout un harnachement de seaux, cabas, grands sacs plastiques, poussettes, qui distinguent immédiatement ces personnes des visiteurs occasionnels ou des autres habitués du cimetière. La nourriture se compose d'eau, de lait chaud, de riz, de légumes, de viande, ainsi que de croquettes et pâtées diverses achetées dans le commerce, chacun ayant sa propre recette pour composer de savants cocktails : « Un quart de Kit-Kat mousse, un quart de Kit-Kat foie, un quart de Wiska sardines et un quart de Wiska lapin. Tout ça mélangé avec du riz, des carottes et puis de la margarine. » C'est là un sujet inépuisable dans les conversations, les commentaires portant principalement sur la qualité des produits, leur adaptation aux besoins des chats, et leur coût. On se procure des boîtes au prix de gros, ou à plus bas prix lorsque la date limite de vente est dépassée, « sans ça on s'en sortirait pas » : ce sont plusieurs centaines de francs qui sont mensuellement prélevées sur de maigres retraites. On récupère les reliefs des repas, ce qui satisfait le sentiment populaire selon lequel il ne faut pas gaspiller de nourriture : « Mon hachis ils y font pas trop honneur. Pourtant, c'est de la purée mousseline avec oignons, ail, beurre, et puis du râpé. Je voulais le donner à une voisine, j'ai pas osé. C'est toujours emmerdant de jeter le manger, j'aime pas ça moi. Alors je leur ai apporté. » La nourriture est distribuée sur place aux chats qui accourent, le surplus étant réparti dans les chapelles qui servent de gîtes. Un parcours dure, selon les cas, de une à trois heures, et est ponctué d'une demi-douzaine à une trentaine de haltes.

Si les chats trouvent spontanément refuge dans les coins et recoins des parties anciennes du cimetière, ces personnes aménagent le territoire pour l'adapter au mieux des besoins des animaux. Les chapelles funéraires laissées à l'abandon sont ainsi transformées en refuges pour la nuit, par l'installation de litières faites de cartons et de chiffons. Chez des personnes âgées, respectueuses de la paix des cimetières et qui nourrissent une affection déférente pour nombre de ceux qui y reposent, le détournement à des fins profanes de lieux sacrés n'est pas fait sans réticences plus ou moins secrètes, qui se traduisent par un fréquent besoin de justification : « C'est des chapelles désaffectées, plus personne n'y vient depuis longtemps, ça ne fait de mal à personne. » En même temps, on déclare que « les chats tiennent compagnie aux morts »...

Bricolage d'observations personnelles et de choses lues dans les journaux ou vues à la télévision, la connaissance des chats porte à la fois sur leur comportement collectif et, dans certains cas, individuel. Il en va ainsi de celle des goûts alimentaires : on sait ce qui est « bon pour eux », mais on sait également moduler la nourriture en fonction des goûts de chacun : « Celui-là il aime le Ronron poisson, celui-là là-bas c'est pareil. Le foie, y en pas qui aiment le foie comme ces deux-là. Celle-là, elle en mange un peu de temps en temps, mais ce qu'elle aime c'est la viande rouge. C'est une fine gueule ! »

Il en va de même dans le domaine de la santé. Ainsi, au niveau collectif : « Je leur mélange du miel dans la nourriture, c'est bon pour eux en hiver, ils ont tous mal à la gorge et en plus ils ont des coryzas » ; et au niveau individuel : « Y en a un qu'est malade en ce moment, je lui ai apporté une tranche de poisson exprès pour lui, mais il est pas venu. » Entre également dans ce champ la connaissance de l'histoire de chacun : « Celui-là, on l'a trouvé il y a deux mois, il était tout maigre, maintenant y commence à aller mieux. » Ces histoires individuelles font l'objet d'hypothèses, quant à la période ayant précédé l'arrivée au Père-Lachaise : « Celui-là, il était méfiant quand on l'a trouvé : sûr qu'il avait pris des coups ! »

L'ensemble de ces éléments de connaissance paraît en moyenne assez faible, mais très variable d'un animal à l'autre. Reflet fidèle d'une activité anxieuse toute entière axée sur la survie des chats, la connaissance se limite, à peu de choses près, à ce qui vient d'en être dit. L'observation des phénotypes fonde bien quelques hypothèses sur la filiation, les comportements font bien l'objet de quelques remarques (telle l'errance accrue des mâles en période de rut), mais tout cela reste très limité. Outre la fixation de l'intérêt sur la question de l'alimentation, cette relative méconnaissance peut s'expliquer par un facteur objectif, les caractéristiques du biotope qui rendent ces chats à peine plus observables, hors des points d'alimentation, qu'une espèce sauvage en milieu naturel.

Quant au caractère variable de la connaissance, il s'explique par la double origine de la population féline : chats de compagnie venus à l'errance après avoir été abandonnés ou s'être égarés, chats de seconde ou énième génération nés au Père-Lachaise. Ce sont tous les degrés d'ensauvagement qui se manifestent ici, depuis le chat familial qui répond à son nom et se laisse caresser par tous, jusqu'à ceux, bien plus nombreux, qui fuient toute présence humaine et ne se nourrissent furtivement que de restes des repas collectifs.

Cette faune est regardée tantôt comme une métaphore de la société humaine, tantôt comme une métaphore inversée. Les représentations de ce second type sont banales, et partagées par nombre de propriétaires d'animaux de compagnie ; ce sont des variantes du lieu commun selon lequel les animaux valent mieux que les hommes : « Les gens n'ont même pas la reconnaissance du ventre, les chats, au moins, ils ont celle-là. » Celles du premier type, découlant de l'observation des rapports de dominance (en particulier à l'occasion des repas), sont sans doute liées à un lieu tel que le Père-Lachaise : « Les plus gros, y laisseraient les petits crever de faim. Y en a des bons et des méchants. C'est comme les gens » ; elles sont parfois élaborées en un système cohérent d'interprétation du monde, où chats et humains constituent les deux facettes d'une même déchéance : « Quand j'ai débuté ici, les chats étaient plus gentils. C'est comme les gens. Parce que le monde il est plus gentil, personne vous connaît, on n'a plus d'affinités comme on avait avant. Les chats, y sont pareils. »

L'une ou l'autre de ces représentations empreintes d'anthropomorphisme peut dominer selon les individus, mais elles peuvent également coexister chez une même personne. Il en va exactement de même en ce qui concerne le fait, souvent débattu, de savoir si ces chats sont « heureux » ou « malheureux ». Pour l'une, chacune de ses visites au Père-Lachaise constitue un parcours du malheur : « Quelle misère... J'en suis toute retournée... Si c'est pas dégoûtant... » (devant un chat efflanqué, un chat malade, un chat mort). Pour une autre, « Y sont bien mieux ici. C'est des bêtes qui sont faites pour vivre à l'état sauvage, c'est un vétérinaire qui me l'a dit. » Et, dans le discours d'un troisième, les chats sont tantôt « malheureux », tantôt « pas malheureux du tout, vous savez ».

Les prédateurs

Parmi les préoccupations constantes, quasi obsessionnelles, figurent les dangers que font planer sur les chats les prédateurs de toutes sortes (ce terme est employé ici dans un sens large, non technique). Certains appartiennent au monde animal : chiens ; pies, qui, attirées par la nourriture, s'introduisent jusque dans les chapelles et « crèvent les yeux des chats » ; rats « ou des machins comme ça » ; chats domestiques du quartier qui viennent voler la pitance des occupants du cimetière. Pour repérer ces indésirables, les chats que l'on ne connaît pas font l'objet de tentatives de caresses : s'ils se laissent approcher, ils sont identifiés comme intrus (l'étranger est donc ici repéré par sa familiarité !) et écartés avec indignation de la distribution de nourriture.

Mais les prédateurs regardés comme les plus dangereux appartiennent au monde des hommes. Le souvenir horrifié du massacre à la strychnine opéré en 1976 par l'administration reste très vivace et donne une base objective à un climat général empreint de crainte et de suspicion — climat qui a rendu nécessaire, pour l'enquêteur, l'emploi de la méthode d'observation participante, c'est-à-dire la participation régulière aux activités de distribution de nourriture. Les exactions dont sont victimes les chats font l'objet de récits détaillés et répétitifs : chats écrasés intentionnellement par le camion des cantonniers, chats victimes de sacrifices rituels de la part des sectes qui font du cimetière le cadre de leurs activités clandestines (« On en a trouvé un qui avait été grillé. Et là-haut, vers Kardec, on a retrouvé une tête, empalée sur un bâton. Des dingues ! »), chats « mangés par les Yougoslaves ».

De manière générale, la foule des visiteurs du cimetière est ressentie comme une gêne permanente : « Y posent tout le temps des questions, mais y veulent rien faire. Maintenant, je leur demande un peu d'argent, pas pour moi, pour les chats, et ça les fait tout de suite se sauver. » On redoute particulièrement l'afflux saisonnier des touristes étrangers, la circulation provoquée par telle ou telle célébrité, et la période de la Toussaint. C'est pour se protéger de l'hostilité, réelle ou supposée, de ces divers visiteurs, que les lieux de gîte et de nourriture se situent le plus souvent tout à fait à l'écart des allées et des chemins, et sont habilement dissimulés derrière les tombes. Le même souci de discrétion conduit fréquemment à éviter d'appeler les chats ; mais on prend bien soin, lorsque l'on arrive à proximité d'un point d'alimentation, de faire largement retentir les roues des poussettes sur les allées pavées. De ce point de vue, l'ensauvagement des chats est regardé comme une bonne chose : « C'est bien qu'y se laissent pas approcher, parce qu'y a des gens, vous savez... »

Le personnel de surveillance du cimetière est également regardé comme un danger potentiel, encore que les opinions sur ce point soient variables. Certains vantent la tolérance des gardes (« Depuis le temps, pensez, y nous connaissent ») mais craignent les vigiles chargés de veiller à la tranquillité d'un lieu haut en couleur. D'autres estiment en revanche, anecdotes à l'appui, que les gardes « n'aiment pas les chats », ou tentent d'entretenir de bonnes relations avec les vigiles, dans l'espoir que « ça pourra être utile » ; pendant la période de crise où a pesé de nouveau une menace de déchatisation, les vigiles ont pu ainsi être considérés comme des alliés potentiels contre d'éventuelles tentatives nocturnes d'extermination, ou d'introduction de chats enragés dans le but de la justifier. Le personnel d'entretien est regardé comme particulièrement malveillant. Mme R., dont la place est réservée dans le cimetière, a obtenu des employés la promesse qu'ils n'importuneront pas les chats qui éliront domicile à proximité de sa tombe... Mme D. s'est bâti une systématique des humains dangereux pour les chats : il y a les Débiles (les femmes appartenant au second groupe), les Méchants et les Sectes ; elle y ajoute une quatrième catégorie, celle des Esprits, dont l'existence, évoquée à voix basse et à mots couverts, est attestée par la disparition mystérieuse, et jugée inexplicable autrement, de chats ou de cartons de nourriture.

Modes de dénomination

Certains de ces chats reçoivent des noms propres — c'est-à-dire des noms qui, permettant de les individualiser, sont caractérisés par l'unicité du référent (Molino, 1982). Ces noms peuvent, d'une part, être soumis à une analyse linguistique sous le double rapport de leurs signifiants et de ce que, en référence à la théorie saussurienne du signe corrigée par G. Mounin³, on appellera leur caractère motivé ou immotivé ; l'observation de l'existence de

différents modes de relation entre les locuteurs et les animaux permettant d'autre part d'éclairer les résultats de cette analyse.

Au plan du signifiant, on relèvera que la plupart des noms sont formés d'un monème unique (Globule), souvent précédé d'un déterminant (La Blanche). Les cas de composition de plusieurs monèmes (La P'tite-Noire) ne sont pas exceptionnels. Un trait fréquemment rencontré (25 % des cas) est le redoublement d'un monème (Gris-gris, Roux-roux) ou d'une syllabe (Nénette, Nounours, Pompon, Jojotte, Mémère).

Au plan de la motivation, ces noms se répartissent en deux catégories nettement tranchées. La première (10 % des cas) comprend les noms qui, n'ayant pas par eux-mêmes de signification propre, peuvent être qualifiés d'immotivés ; c'est dans cette catégorie que se rencontrent la plupart des noms caractérisés par le redoublement d'une syllabe : Kiki, Zouzou (mais non Fifine, qui est motivé).

Dans la seconde catégorie (90 % des cas) entrent les noms qui, empruntant au corpus de la langue française (y compris les noms de personne) certains de ses monèmes, s'avèrent être motivés. Sur quelles caractéristiques des animaux nommés cette motivation se fonde-t-elle ? Dans la moitié des cas, le critère retenu est la couleur et, plus généralement, l'aspect de la robe (Panthère, Grisette, Poilu). Les autres critères sont constitués par des particularités de morphologie (Grandes-Dents, Bouille-de-Lune, Tout-P'tit) ou de comportement (Mendès, Chatfour), ou bien relèvent d'une appréciation esthétique (Fifine, La Belle).

Ces noms motivés trouvent fréquemment leur origine dans des constructions métaphoriques. Certaines de ces constructions sont banales, empruntées au fonds commun de la culture française : Nounours, pour un gros chat à l'allure pataude et débonnaire. D'autres sont des créations plus originales : Le Japonais (aux yeux « en amandes »), L'Avocat (noir avec « un jabot » blanc), Fantômas (tête blanche avec un « masque » noir), Mendès (pour un grand buveur de lait). À côté de ces métaphores, les cas de métonymie sont rares : Chat-four (entendu Chafour pour qui n'en connaît pas le caractère motivé) pour un habitué du four situé dans la guérite des gardiens.

Or, ces noms ne se répartissent pas au hasard : l'existence de différents procédés de dénomination, ainsi que d'une classe de chats non nommés, ne fait que traduire l'existence de différents degrés d'ensauvagement.

Ainsi, pour nommer les chats les plus familiers, on puise dans la catégorie des noms immotivés, qui sont en même temps ceux se caractérisant le plus souvent, au plan du signifiant, par un redoublement — un procédé appartenant au langage enfantin (Gouffé, 1975), manifestant la prédominance, dans ce cas, de la fonction affective. Ces noms sont alors employés comme termes d'appel et de référence.

Mais la grande majorité des chats du Père-Lachaise ne sont pas suffisamment domestiqués pour accourir à l'appel de leur nom, et faire l'objet, en conséquence, de termes d'adresse (autres que ceux, *nomina collectiva*, tels que « minou »). Les noms que reçoivent certains d'entre eux, et qui ne sont donc utilisés que référentiellement, appartiennent à la catégorie des noms motivés : autrement dit, à la fonction distinctive qui caractérise tous les noms propres vient s'ajouter dans ce cas une fonction sémantique. Le recours à la motivation linguistique est évidemment lié au fait que l'on possède de ces chats, davantage ensauvagés et plus nombreux que les précédents, une connaissance moins intime : la fonction sémantique favorise la mémorisation, et surtout la transmission de l'information — pour signaler que tel chat a disparu, pour s'enquérir de tel autre, pour rapporter qu'un troisième a été aperçu hors de son secteur habituel, etc. : « C'est pas pour les chats, hein, ces noms-là. C'est juste pour en parler entre nous. » Il s'ensuit que le nombre de personnes ayant en charge un secteur déterminé constitue un facteur influant sur la proportion de chats qui, dans ce secteur, reçoivent un nom : « Ceux-là, je leur ai pas donné de nom. Vous voyez, je suis tout seul ici. Je serais avec les dames qui venaient avant, on leur donnerait des noms. » La mémorisation peut cependant être quelquefois le seul but poursuivi, certaines personnes attribuant des noms qui ne sont destinés qu'à elles-mêmes : « Ceux-là, je les appelle "mes deux gris". Mais c'est seulement pour moi. »

Cette dernière confidence d'un informateur offre, par ailleurs, un exemple intéressant de nom propre *in statu nascendi* : adjectif substantivé, utilisé de manière conventionnelle, mais non encore soumis au principe de l'unicité du référent qui fonde le nom propre. On voit bien, sur cet exemple limite, combien attribuer un nom à un animal est moins ici la cristallisation d'un rapport affectif et un moyen d'appel — caractéristiques de la dénomination des animaux de compagnie — qu'un procédé de classification et d'identification. Hormis quelques rares cas semblables, le principe de l'unicité du référent est cependant si bien respecté qu'il peut fournir un critère sûr de distance entre les locuteurs : lorsque l'on rencontre des chats portant le même nom, on peut en déduire, comme cela a été vérifié à plusieurs reprises (ainsi de deux Mistinguett, dans les divisions 5 et 90 du cimetière), que les personnes ayant en charge les secteurs correspondants n'ont entre elles aucune relation, ou des relations minimales. Ce cas ne saurait être confondu avec celui où des désignations différentes, appliquées à des chats présentant un trait phénotypique commun, ont même signifié (Roux-roux et Le Rouquin, Le Noir et Noiraud), puisqu'il peut en aller ainsi pour un même locuteur : les fonctions sémantique et distinctive, ordinairement confondues (cf. La Grise ou La Blanche), sont alors disjointes.

Parmi les chats trop peu familiers pour que l'on ait l'occasion d'acquérir une bonne connaissance de leur comportement, la couleur de la robe est presque le seul critère retenu pour la création d'un nom. Aussi la catégorie numériquement importante des chats à la fois fortement ensauvagés et de phénotypes peu individualisés ne reçoivent-ils pas de nom : « Les tout noirs qu'on connaît mal, on ne peut pas leur donner de nom, y se ressemblent tous et on les confond » ; mais une autre informatrice préfère dissocier dénomination et connaissance : « Même les chats noirs, y en a pas deux pareils ! » — formule de l'éleveur expérimenté, sous toutes les latitudes. L'existence de noms tels que Le Noir ou Noiraud ne dément pas ce qui vient d'être dit : la fonction distinctive joue autant à l'échelle de chacun des emplacements où les chats sont nourris — si bien que parmi les habitués de tel ou tel de ces emplacements, il arrive que ne se rencontre qu'un seul chat de couleur noire — qu'à l'échelle plus vaste du secteur. La statistique partielle que j'ai effectuée sur un tiers environ de la colonie montre la prédominance des chats noirs (40 %), suivis de loin par les chats bruns, dits plus communément gris (17 %), et les chats noir et blanc (17 %). Les autres couleurs sont le roux (7 %), l'écaillé-de-tortue (7 %), l'écaillé-de-tortue et blanc (4 %), le gris tigré (4 %), divers (1 %). Selon une informatrice qui fréquente le cimetière depuis vingt ans, la prédominance des chats noirs serait récente : « Avant, c'était surtout des tigrés. Et puis, je sais pas comment ça s'est fait, à partir d'un moment on a été envahi par les noirs. C'est effrayant ! » On notera que la terminologie officielle des couleurs de la robe se révèle très peu adaptée à la description d'une population réelle : elle est en effet fondée sur des caractères idéaux et discontinus, ceux qui sont retenus comme pertinents dans le contexte des concours félins.

L'existence d'une corrélation étroite entre degrés d'ensauvagement et modes de formation des noms, et notamment le caractère fonctionnel, dans le contexte d'une population vivant en état de semi-liberté, des noms motivés, peuvent être prouvés par un autre élément de comparaison, non plus interne au système considéré, mais externe : de l'analyse d'un fichier de clinique vétérinaire (Payancé, 1983), il ressort en effet que sur près de deux cents chats de compagnie, plus de 30 % portent des noms humains (sans aucun doute pour la plupart non motivés), tandis que les chats portant des noms motivés par un caractère physique tel que la couleur de la robe ne représentent qu'un faible pourcentage. Celui-ci ne peut cependant être chiffré avec précision, parce que la classification en neuf groupes établies par l'auteur est fondée sur des critères dont la plupart ne sont pas exclusifs les uns des autres. Les noms motivés par un trait physique correspondent grosso modo au groupe curieusement baptisé « manque d'imagination » (5 %), mais de tels noms doivent aussi se rencontrer dans des groupes tels que « produits alimentaires » (cf. Farine), « humour » ou « diminutifs ».

Il est à noter qu'au Père-Lachaise, le sexe des animaux constitue un critère d'importance assez relative dans la formation des noms. Les noms immotivés (Kiki) et une partie de ceux qui sont motivés (Grandes-Dents) n'évoquent

ni l'un ni l'autre sexe ; pour les autres noms motivés, leur genre — qu'il s'accompagne d'une marque formelle (Le Noir, Miquette) ou non (Mendès, Satan) ne correspond pas toujours au sexe réel. Ce trait s'explique sans doute par une caractéristique naturelle, le faible dimorphisme sexuel du chat, mais cette caractéristique ne joue véritablement qu'en raison des conditions particulières d'observation des animaux prévalant ici ; surtout, il traduit l'originalité de ce type de relation entre l'homme et l'animal : ce dernier n'est ni un animal de compagnie, trop familier pour qu'il soit pensable de lui attribuer un nom dont le genre serait en discordance avec le sexe, ni une tête de bétail dont le sexe constitue un critère fondamental pour l'éleveur puisque, quel que soit par ailleurs le relâchement des liens avec le troupeau, il en détermine la reproduction. Dans un cas, j'ai relevé un commentaire justifiant la discordance entre sexe et genre par l'emploi d'un nécronyme : « Dans ce coin-là, il y avait une jolie petite chatte qu'on appelait Mistinguett. Elle est morte, et comme son frère lui ressemblait beaucoup, on l'a appelé pareil. » Cet exemple montre comment, dans un contexte où la connaissance des animaux est souvent faible et fragmentaire, on peut tirer parti de n'importe quel élément pour satisfaire les besoins de mémorisation ; et cela sans se soucier d'une correspondance étroite entre le nom et des caractéristiques qui, dans des contextes différents, seraient regardées comme primordiales.

Ces noms sont des créations individuelles et, comme on en a vu un exemple, il leur arrive parfois de ne jouer aucun rôle dans la communication. Mais, en général, ils s'imposent auprès des personnes partageant un même secteur, quelquefois non sans difficultés : « Chat-four, il est pas bête, vous voyez, y va dormir là où c'est chaud. Y avait d'autres dames, elles l'avaient appelé autrement. Je sais plus comment, un nom idiot ! Alors je leur ai dit : "C'est pas comme ça qu'y s'appelle, y s'appelle Chat-four !" Chat-four, oui c'est vrai. » Il arrive que le nouveau nom surgisse au cours d'une conversation, comme le montre cet autre exemple où l'on voit une description se figer en nom propre : « Vous trouvez pas qu'il a une bouille de lune, celui-là, avec sa figure toute ronde ? Tiens, ça c'est une idée, maintenant je vais l'appeler Bouille-de-Lune. »

L'organisation du territoire

Comment la division du territoire s'effectue-t-elle ? Chacun s'attribue un parcours fixe, limité par ce qu'il connaît des parcours voisins. Ces circuits s'entrecroisent de manière complexe, ainsi que le montre, parmi bien d'autres, ce commentaire relevé sur le terrain : « Y a une dame qui passe aussi par ici, mais alors elle fait une autre chapelle que j'ai pas faite. Les deux pierres [tombales] de tout à l'heure, elle les fait pas, mais elle fait l'autre où y avait le Rouquin qui mangeait. L'endroit où y avait deux noirs, elle y vient aussi, mais un autre jour. Et puis alors elle fait le bas. Ah oui, c'est un coin à moi ici. » De cet exemple, deux enseignements peuvent être tirés. En premier lieu, un « coin à Untel » n'est nullement une portion de territoire dont il se réserverait l'exclusivité, mais seulement un secteur où son action s'exerce de façon prédominante. En second lieu, ce que chacun mobilise à tout instant, c'est non seulement la connaissance de son propre circuit et des chats qui fréquentent le secteur ainsi parcouru, mais c'est également la connaissance des circuits qui coupent ou avoisinent le sien propre : connaissance qui n'est pas seulement topographique, mais porte aussi sur les moments où ces parcours sont effectués, leur périodicité, la quantité et la qualité de la nourriture déposée, etc.

Il s'ensuit que les mêmes chats sont souvent nourris par plusieurs personnes. En l'absence de tout rapport de propriété, cela entraîne une certaine rivalité, latente ou manifeste — se traduisant par exemple par d'incessantes critiques sur le comportement des autres quant à la qualité de leurs soins —, chacun cherchant à entretenir des relations privilégiées avec les chats : « Y en a qui me critiquent, qui me disent : "C'est vous qui avez le plus de chats !" Mais y viennent parce qu'y savent qu'avec moi ils auront des vrais repas avec de la viande. » On voit ainsi certaines des personnes du second groupe, ne faisant que des distributions parcimonieuses de nourriture, passer peu de temps avant l'heure d'une tournée plus conséquente pour profiter de l'attente des chats (la même observation est faite par C. Drouard, 1979). On croit souvent avoir l'exclusivité des manifestations de familiarité de la part des chats les plus domestiqués : ainsi d'un gros matou, dénommé Zouzou, qui fréquente les environs du

carrefour du Grand Rond, lieu nodal situé à l'intersection de plusieurs circuits. Chacun s'imagine que Zouzou ne vient que pour lui, et l'on vante son sens aigu de l'horaire. Que l'on soit exceptionnellement en avance et que Zouzou soit déjà là n'entame nullement cette certitude : « Vous voyez comme y me connaît, il a senti que j'étais en avance aujourd'hui. » En fait, ainsi que je l'ai vérifié, l'animal ne départ pas de la place, du matin au soir.

Le repérage de parcours souvent tortueux, et la communication orale les concernant, s'accompagnent d'une toponymie fine. Le milieu naturel constitue un premier réservoir de noms : « le saule » (« Y en a deux, mais on dit toujours le saule »), « le lierre ». Un second est fourni par l'architecture : bâtiments de l'administration du cimetière (« derrière le garde »), architecture funéraire (« le bon berger », sculpture représentant le Christ en compagnie de brebis), pierres tombales à l'aspect remarquable : « la pierre levée », « le berceau », « le coq ». Mais les tombes sont plus souvent repérées par les noms de ceux qui y reposent, et fournissent ainsi le troisième et plus vaste contingent de toponymes : on va « à Balzac » ou « chez Chopin », on se rend « derrière chez Colette », ou bien on monte « jusqu'au Neveu » et on redescend « chez Casimir [Perier] ». Les quatrième et cinquième réservoirs de noms conduisent, comme le précédent, à la formation de nécronymes : noms de personnes décédées ayant appartenu à cette petite communauté (« chez Sabroux », « la place à Jacques » : secteurs autrefois dévolus à Mme S. et J.) ; noms de chats : « à Miquette » (« Dany, elle a porté à manger à Miquette : ça veut dire qu'elle a porté à manger aux chats du coin à Miquette. La pauvre Miquette, elle est morte depuis vingt ans. Mais elle a toujours sa place »).

On n'utilise pas les repères les plus évidents (chapelle, columbarium, ronds-points) parce que les mailles du filet qu'ils forment seraient trop lâches ; on y recourt cependant quelquefois pour désigner des secteurs éloignés de celui dont on s'occupe soi-même. Les célébrités dont les tombes servent de repères entrent dans trois catégories. Il y a, tout d'abord, les personnages dont la dévotion qui les entoure assure au cimetière sa réputation : la tombe du spirite Allan Kardec, très fleurie et devant laquelle des femmes, souvent antillaises, sont toujours à se recueillir ; celle de Jim Morisson, à laquelle mène un parcours fléché sur les chapelles funéraires. Il y a ensuite les personnages dont les noms, souvenirs des années passées sur les bancs de l'école, participent au fonds culturel de tout Français : Molière ou La Fontaine. Il y a, enfin, les héros populaires, artistes ou sportifs, sur lesquels on ne tarit pas d'anecdotes : ainsi Ginette Neveu, dont la tragique disparition dans un accident d'avion, en compagnie de Marcel Cerdan, est dans toutes les mémoires. Cela, naturellement, dans la mesure où ces tombes occupent une place pertinente par rapport aux circuits parcourus : le gisant de Victor Noir, ou la tombe d'Edith Piaf, situés dans des endroits peu fréquentés par les chats, ne sont jamais cités.

L'aspect le plus frappant de cette toponymie, déjà remarqué par C. Pétonnet (1982), est sa totale ignorance des noms des chemins. Son caractère d'appropriation symbolique du territoire est largement conscient : on ne se contente pas en effet de ne jamais user de la toponymie officielle, c'est avec une évidente fierté que l'on affirme ne pas connaître, après des années de fréquentation, « le nom d'une seule allée ». Et si l'on recourt parfois à la partition administrative du cimetière, c'est alors en référence à ses 97 divisions : « Moi, je commence à la 94, je fais le tour par la 90 et je finis à la 42. » La coexistence de ces deux systèmes extrêmes et l'exclusion du système intermédiaire, celui des chemins, traduit parfaitement le double aspect de ces trajets, qui couvrent des secteurs correspondant plus ou moins à certaines divisions, et sont ponctuées de multiples haltes : le caractère linéaire des chemins les rend inadaptés à une division de l'espace qui ne retient comme pertinents que la surface et le point.

Cette forme particulière de division territoriale, faite de parcours complexes et enchevêtrés, correspond à un type de sociabilité qui est caractéristique de la vie urbaine. Si l'on dépasse ici les relations de pur trafic, selon la terminologie de U. Hannerz (1983), on garde en effet ses distances vis-à-vis des autres. La multiplicité des rôles dans lesquels chacun est engagé, les contraintes matérielles qui en résultent, font qu'une organisation formalisée des tâches d'entretien et de surveillance est impossible (ainsi qu'on l'a vu, cette impossibilité est d'ailleurs source de frictions et de reproches réciproques). La formule d'un informateur, « On se connaît sans se connaître »,

caractérise excellemment ce type de relations qui est intermédiaire entre, par exemple, l'isolement des personnes subvenant à l'entretien des chats de rues, et l'intimité communautaire d'éleveurs dans des milieux traditionnels.

Dans ces conditions, l'enchevêtrement des circuits remplit une évidente fonction : contrôler la présence et le travail des autres, et adapter son propre travail à ce que ce contrôle permet d'observer. On peut notamment distinguer entre la surveillance intensive du secteur personnel et la surveillance extensive d'autres secteurs, en particulier ceux qui sont traversés par le chemin conduisant au secteur de surveillance intensive : « Ici c'est pas mon quartier, mais je mets quand même un peu de pâtée parce que j'ai vu que ç'avait pas été garni. » De la pertinence de cette notion d'adaptation, de multiples exemples pourraient être fournis : modification des parcours en fonction de l'arrivée de nouvelles personnes, du départ provisoire (maladie, vacances) ou définitif (déménagement, décès) d'autres, etc. Ceux qui ne viennent qu'hebdomadairement ou de façon irrégulière déposent souvent des provisions dans les chapelles funéraires, qui sont réparties les jours suivants par d'autres. Ceux qui viennent quotidiennement ont, ou estiment avoir, une meilleure connaissance des chats, et peuvent éventuellement corriger l'action des précédents : « Le jeudi, y a un couple qui vient. Un litre de lait, y mettent, eux ! C'est beaucoup trop. Alors ce que je fais, c'est que j'en reprends une partie et je la mets ailleurs. »

Un type original de rapport entre l'homme et l'animal

Ainsi rencontre-t-on au cœur de la ville des femmes et des hommes qui, assurant la surveillance et l'entretien de plusieurs centaines d'animaux peu domestiqués, se trouvent confrontés à des problèmes, et leur apportent des solutions, qui ne sont pas sans évoquer un type d'élevage plus habituellement rencontré en terrain exotique. Ce n'est pas céder à un comparatisme excessif que de dire combien l'auteur, qui a étudié pendant plusieurs années une communauté de Lapons éleveurs de rennes, a été frappé par certaines convergences. La faiblesse des liens avec les animaux et l'impossibilité de contrôler leurs déplacements déterminent en effet largement, ici comme là-bas, la forme des parcours, la distinction entre surveillance intensive et extensive, ou encore l'emploi de marques visibles de loin, par entailles dans les oreilles ; elles impliquent aussi un certain degré de coopération, dont l'une des formes est l'emploi d'un système nominal qui n'a plus grand-chose à voir avec celui utilisé pour les animaux de compagnie, sa principale fonction étant de faciliter la transmission de l'information ; elles conduisent en même temps à d'inévitables rivalités. Cependant, sous bien des rapports, on reste proche ici du degré le plus élevé de domestication, celui qui s'établit entre l'animal de compagnie et son propriétaire : il n'y a bien sûr aucune utilisation de produits animaux, la seule fonction remplie par ce type d'élevage se situant dans l'ordre de l'affectif. Aussi la situation observée au Père-Lachaise présente-t-elle, par rapport à une classification ordonnée des relations entre l'homme et l'animal⁴, la singularité de combiner des traits relevant des catégories les plus opposées.

Bibliographie

- Dards J.-L., 1978. « Home ranges of feral cats in Portsmouth dockyard », *Carnivore Genetics Newsletter*, 3 (7).
- Drouard C., 1979. *Le comportement du chat et les chats errants*, Thèse méd. vét. Paris, Université de Paris XII.
- Gouffé Cl., 1975. « Noms vernaculaires d'animaux et ethnozoologie : le point de vue du linguiste », *L'Homme et l'Animal*. Paris, Institut international d'ethnoscience.
- Hannerz U., 1983. *Explorer la ville. Eléments d'anthropologie urbaine*. Paris, Minuit.
- Molino J., (éd.) 1982. « Le Nom propre », *Langages*, 16.
- Mounin G., 1981. « Une sémiologie du système des signes de la chimie », *Diogène*, 114.
- Natoli E., 1983. « Behavioral evolution of the feral cat (*Felis catus* L.) as a response to urban ecological conditions », *Monitore zool. ital.* (n.s.), 17.
- 1985a. « Spacing pattern in a colony of urban stray cats (*Felis catus* L.) in the historic centre of Rome », *Applied Animal behaviour Science*, 14.
- 1985b. « Il comportamento sociale del gatto randagio (*Felis catus* L.) nell'ambiente urbano », *Animalia*, 12 (1-3).
- Palmade A., 1983. « Les "bonnes mères" du Père-Lachaise », *Trente Millions d'amis*, avril.
- Payancé P., 1983. « Pets' names », Communication présentée au *Symposium Konrad Lorenz*. Vienne. 8 p. multigr.
- Pétonnet C., 1982. « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, 22 (4).
- Saussure F. (de), 1976. *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot.
- Yonnet P., 1985. *Jeux, modes et masses : la société française et le moderne*. Paris, Gallimard.